



Didier MARCEL, vue de l'exposition
photo: Florian Kleinénn
courtesy de l'artiste et Michel Rein, Paris/
Bruxelles

DIDIER MARCEL

Galerie Michel Rein

★★★★☆

Contrastes Un échantillon d'un champ de maïs, prélevé juste après la récolte, moulé puis dressé comme un bas-relief monochrome côtoie la maquette d'un bout de terrain bétonné où, près d'un tas de bûches de bois, une BX Sport en cale sèche trône sur des parpaings. Montée sur un haut piétement, la scène tourne très doucement, à la manière d'un concept car dernier cri, alors que le tableau rose en résine, qu'on avait vu avenant et sophistiqué, est en réalité plus brutal: ces racines de maïs coupées net, peu amicales, s'agrippent trop au sol et pointent comme des objets menaçants.

Selon sa propre expression, les œuvres de Didier Marcel restent des «sculptures de salon» tant elles se drapent d'atours séduisants et ronronnants, miment les stratégies d'embellissement et l'obsession de l'exposition attractive des choses. Ainsi de ces troncs d'arbres secs mais colorés, tournant sur des présentoirs précieux en inox poli, ou de ces fameuses parcelles de champs labourés, sorte de Soulages agricoles.

Toujours issues d'un prélèvement du réel et d'une transformation en hybrides, elles sont en réalité des sculptures de

paysages, à mi-chemin entre le naturel et l'industriel, le plateau d'argent et le tout-venant, dont les vestiges tiennent en soi davantage de l'esthétique du banal, parfois du très laid, que du chef-d'œuvre antique. Celle, en l'occurrence, d'une tour d'habitation moderne déjà fatiguée, d'un dancing en ruines ou de simples écorces traitées comme une déclinaison raffinée d'ornements verticaux. Tous ces signes qui, en province, peuplent volontiers des territoires ni vraiment ruraux ni tout à fait urbains.

Egalement présentée à la galerie Michel Rein, la reprise du célèbre obélisque brisé de Barnett Newman devient avec Marcel un tronc d'arbre galant couvert de blanc, affublé de miroirs, prêt à être abattu dans les règles, à la hache et en biseaux. Didier Marcel construit sa peinture de paysage modelée en trois dimensions comme une fable post-romantique à la géographie low cost mais aux finitions ciselées comme un accessoire de luxe. Et il y a dans ses pièges esthétiques quelque chose de sublime, où le beau et le laid, le chic et le trivial, la forêt hivernale et la joaillerie, négocient entre eux sans se faire la moindre ombre.

→ jusqu'au 31 mai, 42 rue de Turenne, 75003 Paris. **Ch. B.**